sa nation. « Né au sein du peuple juif, dit M. Scherer, il en a partagé les croyances; nourri des prophètes, il les a compris selon leur sens évident. Il n'est pas un seul de ses discours qui nous fasse supposer que Jésus eût donné aux espérances messianiques une valeur et une portée inusitées. Il s'est attaché à ce qu'elles ont de plus profond, de plus élevé, de plus religieux; le règne qu'il a prétendu établir était essentiellement un règne de justice, de piété et d'amour; mais ce règne n'en devait pas moins être celui d'un monarque envoyé par Dieu pour dominer sur les peuples choisis et sur les païens convertis. L'entreprise de Jésus a échoué; mais il est certain qu'il l'avait conçue. Comme tous les réformateurs, il se flatta que les vérités dont il était l'organe allaient se montrer irrésistibles. Il crut que son peuple l'accueillerait. Il s'imagina que tous finiraient par être entraînés dans un grand mouvement. Il compta sans l'égoïsme, sans l'indifférence, sans la corruption, toutes ces puissances du monde contre lesquelles il devait se briser. Peut-être ses succès en Galilée lui firent-ils illusion sur ceux qu'il pouvait attendre en Judée. Quoi qu'il en soit, le jour vint où il essaya de prendre possession enfin de son royaume. Il se conforma soigneusement au programme prophétique. Il fit à Jérusalem l'entrée solennelle dont avait parlé Zacharie. Il tenta d'émouvoir l'opinion. Il encouragea les acclamations qui le saluaient comme « Fils de » David. » Vain espoir! Celui qui avait enchaîné à ses pas les populations du lac de Tibériade n'éveilla qu'un moment l'attention de la grande capitale. »

Plus formellement encore que M. Scherer, M. F. Huet se prononce pour le messianisme *temporel* de Jésus. Il soutient que Jésus a pris le rôle messianique tout entier, tel que la grande tradition nationale le lui livrait. « Jésus, dit-il, voulut une révolution à la fois morale, religieuse, sociale et politique; ses actes le prouvent plus clairement encore que ses paroles. Jésus ne fut point étroitement Juif, mais il fut patriote, et il ne devait pas se détacher d'une des nationalités les plus nobles de l'ancien monde. Jésus ne fut point un ambitieux vulgaire, mais il poursuivit le triomphe de la justice, il compta sur le secours de Dieu et du peuple. En quoi ces espérances, ces résolutions étaient-elles indignes du grand cœur de Jésus? On est surpris de voir les critiques de Tubingue et de Strasbourg, plus timides ici que certains orthodoxes, témoigner une répugnance extraordinaire à prêter au Christ toute vue d'amélioration temporelle et sociale. » Comme tous les critiques, M. Huet appelle l'attention sur la crise de Césarée. Il y voit le moment où l'entreprise messianique, qui n'avait été jusqu'alors qu'en préparation, devient, dans la pensée de Jésus, un projet décisif et prochain, le moment où Jésus annonce à ses disciples qu'il monte à Jérusalem, qu'il va mettre la nation en demeure de se prononcer, qu'il va mettre à l'épreuve le courage de ses partisans. Il nous montre des preuves du messianisme temporel et théocratique de Jésus dans l'entrée triomphale à Jérusalem et dans l'expulsion des vendeurs du temple.

Il est intéressant de voir comment il présente ces arguments. « Le jour de l'épreuve est arrivé. On approchait de la fête de Pâques. La nation juive, presque tout entière, était alors rassemblée à Jérusalem, environ deux millions et demi, si l'on en croit Josephe. La puissance romaine voyait toujours avec ombrage et surveillait d'un œil jaloux cet immense concours de population. Il était dangereux, mais il pouvait être décisif de se proclamer le Christ du Seigneur, le roi théocratique, devant toute la nation réunie. Le Fils de David, comme la foule désignait Jésus, n'hésita pas. Il se met à la tête de ses partisans, il prépare lui-même l'appareil de son triomphe, et, monté sur un âne, il fait une entrée solennelle à Jérusalem, au milieu des cris de l'enthousiasme populaire. « Hosannah au Fils de David! Béni soit le « royaume qui nous arrive de notre père « David! Béni soit le roi qui nous arrive au « nom du Seigneur! » Ayant pris l'autorité théocratique, Jésus en exerce aussitôt une des fonctions: il court au temple, en expulse les vendeurs, et, malgré les réclamations des pharisiens, il encourage le cri: « Hosannah « au Fils de David! » qui retentit dans le temple même. Aucun fait n'est plus authentiquement, plus unanimement attesté dans tout l'Evangile, et, pour l'importance, j'ose dire qu'il domine la vie de Jésus..... Par une prise de possession aussi éclatante de la double fonction théocratique, sacerdotale et royale, Jésus se mettait, avec préméditation, en pleine révolte contre les autorités juives et romaines; il les destituait hardiment. Il ne reculait point, quoi qu'on en ait dit, contre l'emploi de la force, car il ne doutait nullement que les ennemis de Dieu et du messianisme ne méritassent d'être frappés à mort. Dans les paraboles du royaume, il avait parlé du roi qui ordonne d'égorger les rebelles en sa présence. Il tenta vainement une insurrection révolutionnaire, mais mystiquement révolutionnaire. »

Ainsi, selon M. Huet, Jésus aurait été tout à la fois chef de secte et chef de parti, docteur et homme d'action; il appartiendrait tout à la fois à la race des saints et à la race des héros, le titre de Messie impliquant chez les Juifs la réunion de deux espèces de qualités en apparence incompatibles. Contre cette idée du messianisme temporel de Jésus, s'élèvent de graves objections. Les Evangiles (et ici on ne peut opposer les synoptiques à Jean) nous apprennent que Jésus a prévu sa mort, qu'il l'a annoncée à diverses reprises, sous diverses formes, dans des termes qui ne peuvent laisser place à aucun doute; qu'il a parlé de la coupe qu'il devait boire, du sanglant baptême dont il devait être baptisé; qu'en approchant de Jérusalem il a rappelé que c'était la ville où périssaient les prophètes; qu'enfin, dans la parabole des vignerons meurtriers, il a fait à sa destinée une allusion d'autant plus significative qu'elle est indirecte. Qu'est-ce à dire? si Jésus a prévu que le martyre était au bout de sa carrière, comment a-t-il pu nourrir des rêves de triomphe et de royauté?

M. Scherer estime plus apparente que réelle la force de ces objections. Rien au fond, dit-il, n'empêche que Jésus ne se soit livré alternativement à des craintes et à des espérances contraires; rien ne prouve que, dans une entreprise où l'insuccès équivalait au crime, il n'ait entrevu tour à tour le trône ou l'échafaud. Mais on peut aussi se représenter la chose d'une manière plus plausible. L'absence d'ordre chronologique dans les Evangiles nous permet de renvoyer aux derniers jours de Jésus ces prédictions de sa mort que les évangélistes rapprochent, pour la plupart, en effet, de son séjour à Jérusalem. Il est permis, d'après cela, de supposer que Jésus avait espéré d'abord fonder par la parole et la persuasion le trône réservé au Messie; qu'il échoua dans sa tentative; qu'il reconnut la vanité de ses efforts; qu'il reconnut, en même temps, l'imminence du péril auquel il s'était exposé; qu'il accepta son sort; qu'il marcha héroïquement au-devant du supplice; mais qu'il ne fut cependant pas ébranlé dans sa foi en lui-même; qu'il n'abandonna pas pour cela sa confiance dans le rôle qui lui était réservé; qu'il continua de croire au règne prochain de Dieu et au caractère messianique dont l'esprit divin l'avait marqué. Jésus va périr sous l'effort de ses ennemis, mais il reviendra; encore un peu de temps, et il reparaîtra sur les nuées du ciel, environné des anges et de la gloire du Père; les morts ressusciteront à sa voix; il tiendra alors les grandes assises de l'humanité; séparant les bons des méchants, comme les bergers séparent les brebis des boucs, il appellera aux joies du royaume éternel tous ceux qui ont exercé la compassion et la bonté.

Malgré l'autorité de M. Scherer, nous croyons que les idées messianiques juives étaient assez vagues, assez flottantes, assez susceptibles d'interprétations diverses, pour qu'une conscience élevée, comme celle de Jésus, ait pu leur donner un sens purement moral, spirituel et mystique; qu'il faut beaucoup de parti pris pour voir, à l'exemple de certains critiques et notamment de M. Huet, une opposition radicale, absolue, entre les Evangiles synoptiques et le quatrième Evangile; qu'examinés dans leur ensemble et interrogés sur l'action et l'œuvre messianique de Jésus, les trois synoptiques donnent une réponse au fond toute semblable à celle de l'Evangile de Jean; qu'il est impossible d'admettre que le christianisme se soit développé en un sens absolument contraire à la pensée de son fondateur; qu'il serait tout aussi possible de nier l'existence même de Jésus; que c'est diminuer singulièrement l'originalité de Jésus, que d'en faire un imitateur de Juda le Gaulonite, outre qu'ainsi on rend le christianisme inexplicable, en ôtant toute relation et toute proportion entre cet effet et sa cause; enfin, qu'il existe une institution attribuée par les trois synoptiques à Jésus, la Cène, qui vient militer d'une manière absolue contre l'hypothèse du messianisme temporel de Jésus.

—IV. ESSENCE DE L'ENSEIGNEMENT DE JÉSUS. L'originalité de l'enseignement de Jésus ne paraît consister ni dans sa théologie, ni même dans les principes généraux de sa morale. Si nous cherchons sa pensée dans les Evangiles synoptiques, nous le voyons proclamer, comme les prophètes hébreux, le monothéisme pur. Il ne change rien aux doctrines reçues sur les bons et les mauvais anges, sur l'attente prochaine de la fin du monde et de la résurrection des morts. D'autre part, les critiques israélites ont assez bien établi que ses maximes morales se rapprochent beaucoup de celles de Hillel et des Esséniens, et que le sermon de la Montagne ne présentait rien de vraiment nouveau à la conscience juive. Ce qui nous paraît lui appartenir le plus authentiquement, c'est le sentiment profond de la paternité divine, sentiment que personne peut-être, ni avant ni après lui, n'a eu au même degré; c'est l'idée du règne paternel de Dieu sur les consciences et les cœurs, l'idée d'une alliance nouvelle et heureuse (*Evangelium*, bonne nouvelle) entre le Père céleste et les hommes, ses enfants. Jésus, à titre de Messie, se pose comme le héraut et l'intermédiaire de cette nouvelle alliance, qui implique d'un côté l'amour vraiment paternel de Dieu pour les hommes, lequel se manifeste par le pardon offert à tous; d'un autre côté, l'amour vraiment filial des hommes pour Dieu, qui se manifeste par la confiance, le repentir et le renouvellement de vie. A l'idée de cette nouvelle alliance, qu'il s'agit de fonder et qui contient l'œuvre messianique, se rattache la position prise par Jésus relativement à la loi. Malgré certaines contradictions que nous offrent sur ce point les Evangiles, nous voyons clairement que l'attitude de Jésus à l'égard de la loi judaïque est celle d'une autorité supérieure. Et c'est cette attitude qui explique son procès et sa mort. Les contradictions des Evangiles s'expliquent du reste très-facilement par le développement, le progrès de sa pensée et de son enseignement. A mesure qu'il avance, il paraît s'affranchir de plus en plus. Il déclare en commençant qu'il n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir, c'est-à-dire pour inaugurer une nouvelle économie qui sera l'accomplissement parfait de la loi. Mais dans la même mesure que cette économie se réalise, dans la même mesure aussi s'efface et tombe l'autorité de la loi. Sa parabole du drap neuf et du vieil habit, du vin nouveau et des vieux vaisseaux, marque un pas dans cette direction. La séparation entre les deux économies est encore plus nettement accusée dans le discours de Jésus sur Jean-Baptiste: « Depuis Jean, le royaume est forcé, et les violents le ravissent. Jean est le plus grand des prophètes nés d'une femme; cependant le plus petit du royaume des cieux est plus grand que lui. » La parabole des aliments impurs est plus radicale encore. Le principe matérialiste de la loi juive est ici frappé dans sa racine. La sainteté, comme la souillure, est ramenée à son principe moral, au cœur, source de la vie. Enfin la parabole des vignerons et celle de la pierre angulaire marquent le terme de ce développement. L'ancienne économie se trouve abolie en principe et en fait. « On voit en somme, dit très-bien M. Sabatier, combien le procédé de Jésus était peu révolutionnaire. Il n'est pas plus l'ennemi que l'esclave de la loi. C'est du dedans au dehors que se développe toujours son œuvre. L'ancien ordre de choses ne se trouvait aboli que dans la mesure où il se trouvait remplacé. L'Evangile prenait la place de la loi naturellement, sans violence ni secousse, comme on voit sur certains arbres la jeune feuille du printemps faire tomber, en la remplaçant, la feuille flétrie de l'automne.

— Iconogr. Le long article iconographique que l'on trouvera au mot CHRIST et les descriptions que nous donnons, sous les titres que l'usage a consacrés, des principaux épisodes de l'Evangile, nous dispensent d'entrer ici dans un examen détaillé des innombrables œuvres d'art relatives à Jésus. Nous nous bornerons à mentionner ici quelques unes des compositions dans lesquelles la *Vie de Jésus* a été retracée d'une manière suivie et plus ou moins complète par un même artiste. Une des œuvres les plus considérables en ce genre est la série de fresques exécutées par Giotto, vers les premières années du XIVe siècle, sur les murs de la chapelle de Santa-Maria-dell' Arena, à Padoue. « Cet ouvrage étonne, dit Lanzi, et parce qu'il est mieux conservé qu'aucun autre de ceux que Giotto peignit à fresque, et parce qu'il est plein de cette grâce native et de ce grandiose que ce maître savait si bien allier ensemble. » On croit que Giotto s'inspira pour certaines de ses compositions des idées exprimées par le Dante, son ami, qui habitait Padoue au moment où fut exécutée la décoration de l'Arena. Mais ce fut dans son propre sentiment que le peintre puisa la grâce, la simplicité, la grandeur et la sérénité qu'il sut répandre sur ce vaste ensemble d'une unité si saisissante. » Dans ces compositions, dit lord Lindsay (*Sketches of the history of the christian art*), Giotto se montre, sous le rapport du dessin du nu, inférieur à ce qu'il devait être plus tard; les draperies, au contraire, sont nobles, dignes de la statuaire; le coloris est pâle et faible, défaut que le peintre fut longtemps à corriger. » Ces fresques ont été publiées en Angleterre (1857) en une série de chromolithographies. Elles comprennent 44 compositions. Les quatorze premières représentent des épisodes relatifs à la Vierge, depuis *Joachim chassé du temple* jusqu'à l'*Annonciation;* les vingt-trois fresques suivantes commencent à la *Nativité* et finissent à la *Descente du Saint-Esprit*; viennent ensuite six peintures relatives à Marie, dont l'exécution a été attribuée à Taddeo Gaddi, disciple de Giotto; à celui-ci, enfin, appartient la quarante-quatrième composition, représentant le *Jugement dernier*.

L'Académie des beaux-arts de Florence possède une précieuse suite de douze tableaux, peints en détrempe par Giotto, et représentant les principaux épisodes de la *Vie de Jésus*, et une non moins précieuse collection de petites peintures de Fra Angelico sur le même sujet. Celles-ci, embrassant 35 scènes de l'Evangile, ont été gravées au trait par Nocchi en 1843.

La *Vie de Jésus*, depuis l'*Annonciation* jusqu'à l'*Ascension*, a été retracée par Lorenzo Ghiberti dans les bas-reliefs de l'une des célèbres portes de bronze du baptistère de Florence, ouvrage terminé en 1424 et qui fut payé 22,000 florins à l'artiste.

Un admirable tableau de Memling, qui appartient au musée de Turin, et que quelques auteurs intitulent les *Sept douleurs de la Vierge*, représente les événements de la vie de Jésus qui s'écoulent depuis l'*Entrée à Jérusalem* jusqu'à la *Cène à Emmaüs*. Cette période de la vie du Messie, qui est à proprement dire celle de la passion, a été retracée par une foule de peintres, de sculpteurs et de graveurs. V. PASSION.

Parmi les graveurs qui ont retracé plus ou moins complètement la *Vie de Jésus*, nous citerons: Giulio Bonasone (28 pièces), J. van Luycken (24 pièces), Jean Langlois, Audran et Simoneau (16 pièces), Claude Gillot (64 pièces), G. Huguier le Fils (60 pièces d'après C. Gillot), H. Eland (12 pièces d'après Van Orley), G.-B. Mazza (6 pièces d'après F. Zuccaro), J. Gobille, etc.

Un artiste italien, Antonio Delle Pomarance, ayant peint à fresque divers sujets de la *Vie de Jésus*, sur les murs du portique de l'hospice de Santa-Maria-Nuova, à Florence, on fit une vive critique de son œuvre, en disant que les malades étaient restés à l'intérieur de l'hospice, mais que les estropiés figuraient au dehors.

Les artistes ont fréquemment représenté *Jésus au milieu de ses apôtres*. Ce sujet nous est offert au Louvre par deux *predella*, l'une divisée en treize compartiments et peinte dans le style de Giotto, l'autre (n° 39) exécutée par Zucci di Andria, artiste peu connu qui florissait à Savone vers 1487. Citons encore treize vitraux exécutés, vers la fin du XVIe siècle, par les frères Crabeth, pour la grande église de Gouda; la fresque de l'une des coupoles de l'église de Tous-les-Saints, à Munich, par H. de Hess; une suite de 13 estampes gravées par le Parmesan; une suite de 15 pièces, gravées à l'eau-forte par Augustin Carrache, et comprenant, outre *Jésus* et les *Apôtres*, *Saint Jean-Baptiste* et la *Vierge;* une suite de 14 pièces gravées par Schelte a Bolswert, d'après G. Seghers (*Saint Paul* est adjoint aux douze apôtres); 12 estampes de J. Bellanger; une estampe gravée par le comte de Caylus et N. Lesueur, d'après Pol. Caldara, etc.

Un sujet que l'art a souvent reproduit est *Jésus bénissant le monde*. Ciampini (*Vetera Mon.* I, pl. 19, 77, II, pl. 10, 13, 16, 76) a publié plusieurs représentations de ce sujet, exécutées par des artistes du moyen âge. Le musée de Cluny possède un petit bas-relief (n° 1899), en pierre noire, du XIIe siècle, représentant Jésus assis sur son trône, tenant un livre de la main gauche et bénissant avec l'autre main; dans la même collection est une plaque en ivoire, du XIe ou du XIIe siècle, représentant *Jésus bénissant*. Une figure analogue, d'une physionomie sévère, tenant le globe et placée entre la Vierge et saint Jean, a été peinte par Rogier van der Weyden sur le volet d'un triptyque qui appartient au marquis de Westminster. Des tableaux sur le même sujet ont été peints par Giovanni Bellini (musée de Berlin), Cima da Conegliano (galerie de Dresde), Rosalba Carriera (galerie de Dresde), un artiste italien du XIVe siècle (ancien musée Napoléon III, n° 66), un peintre byzantin du XVe siècle (musée du Belvédère), etc. Au palais Spinola, à Gênes, est un tableau de L. Cambiaso représentant *Jésus-Christ bénissant la Vierge*. Chals a gravé, d'après J. Stella, *Jésus recevant la Vierge dans le ciel*. Un beau tableau d'Annibal Carrache, qui se voit au palais Pitti, représente Jésus sur les nuées entre saint Pierre et saint Jean l'Evangéliste; au bas, sur la terre, sont groupés différents saints.

Rubens et Charles Le Brun ont peint *Jésus foudroyant les anges rebelles;* le tableau du premier appartient au musée de Bruxelles; une esquisse de la peinture (plafond) de Le Brun est au musée de Dijon.

Un artiste contemporain, M. Edouard Cibot, a exécuté, pour la décoration du chevet de l'église Saint-Leu, à Paris, une peinture murale représentant *Jésus recevant les martyrs au ciel*.

Andrea Schiavone et Ary Scheffer ont représenté *Jésus pleurant sur la chute de Jérusalem*: le tableau de Schiavone est à l'Académie des beaux-arts de Venise; celui d'A. Scheffer a été gravé par Mandel.

La fresque de la coupole de l'église russe à Paris, peinte par M. E. Sorokine, a pour sujet *Jésus-Christ dans la gloire céleste*.

Jésus (VIE DE) [*Leben Jesu*], par Paulus (1828). De 1800 à 1804, le docteur Paulus publia son *Commentaire des Evangiles*, d'où il tira plus tard sa *Vie de Jésus*. Nous n'entreprendrons pas ici de faire l'analyse méthodique et suivie de cet ouvrage; nous nous contenterons d'indiquer les résultats et de caractériser la manière de l'auteur. Pour lui, la grandeur véritable de Jésus réside dans son excellente morale et dans la sainteté de sa vie. On peut comprendre tout d'abord que le savant docteur a des préventions contre le miracle. Il estime que tout fait inexplicable doit être repoussé par l'historien; que l'immutabilité des lois de la nature atteste mieux que toutes les interventions surnaturelles la sagesse et la puissance de Dieu, et que tous les prodiges ne sauraient ébranler la loi morale, ni établir la vérité d'un dogme.

Avec de pareils principes, il est permis de se demander comment le docteur Paulus ne repoussait pas absolument les Evangiles pour leur récits miraculeux. C'est ici que nous retrouvons la subtilité du théologien et du critique allemand.

Avec beaucoup de finesse, il distingue entre le fait rapporté par le narrateur et le jugement du narrateur. Le fait, voilà la réalité qui constitue le fond du récit; le jugement, c'est la manière dont l'évangéliste l'a considéré, dont il se l'est expliqué. Les Evangiles sont des *histoires*, mais des histoires écrites par des hommes crédules, d'une extrême naïveté. Pour démêler la vérité qui se trouve dans leurs écrits, il faut se placer au point de vue du temps et dégager la réalité primitive de tous les embellissements dont on l'a surchargée. Partant de ce principe, qui peut être juste en soi, l'auteur se lance dans les interprétations les plus hasardées, souvent puériles, quelquefois ridicules. A une catégorie d'événements il en substitue une autre qui ne s'appuie sur aucun fondement, et qui n'a pour tout mérite que d'expliquer d'une manière vulgaire, triviale même, des faits réputés miraculeux. Les objections surgissent à chaque ligne contre une pareille méthode, et d'une manière si évidente que nous croyons inutile de la mettre en relief. Des interprétations de ce genre peuvent constituer un jeu d'esprit très-ingénieux, un remarquable tour de force; mais elles ont le tort d'être arbitraires et de dénaturer les faits sous prétexte de les expliquer. D'ailleurs, une telle exégèse est bien inconséquente au point de vue théologique, car, dit excellemment M. Renan dans ses *Etudes d'histoire religieuse*, si les narrateurs sacrés ne méritent aucune foi sur les circonstances, pourquoi tenir si fort à leur véracité sur le fond du récit?

Cependant, quels que soient les inconvénients et les imperfections de cette méthode, on ne saurait, sans injustice, méconnaître les services qu'elle a rendus. C'était le premier essai d'une biographie scientifique de Jésus; c'était une satisfaction donnée à ce besoin de critique qu'éprouvait l'esprit humain en abordant ce terrain longtemps soustrait à la libre recherche. Si l'expérience en démontra bientôt l'insuffisance et la sécheresse, du moins cette expérience fut profitable. Une nouvelle école prit la place de l'école rationaliste, et expliqua par le mythe ce qu'on avait essayé d'expliquer naturellement; mais le miracle ne devait pas se relever du coup que lui avait porté l'école rationaliste.

Jésus (VIE DE), par le docteur allemand D.-F. Strauss (1835). Cet ouvrage, qui a ouvert une voie nouvelle à l'exégèse, produisit dès son apparition l'impression la plus profonde dans le monde théologique, pour lequel il était spécialement écrit, et chez tous ceux qu'intéresse la critique religieuse. L'idée et la marche de ce livre sont très-simples. L'auteur range les événements de la vie de Jésus sous plusieurs chefs principaux: Annonciation et naissance de Jean-Baptiste; généalogie de Jésus; annonciation de la conception de Jésus; présentation au temple, et ainsi de suite jusqu'à l'ascension. Sur chacun de ces points, il expose les contradictions que présentent, soit les éléments d'un même récit entre eux, soit le récit d'un évangéliste avec celui des autres ou avec les données incontestables de l'histoire profane; toutes les difficultés, en un mot, qui empêchent de prendre la narration évangélique à la lettre, de lui attribuer une valeur rigoureusement historique, et de s'en tenir au point de vue sous lequel l'ancienne orthodoxie le présentait. Puis l'auteur examine l'explication tentée par le rationalisme, d'après laquelle les écrivains sacrés n'auraient entendu raconter que des faits parfaitement conformes à l'ordre général de la nature. Il montre la fausseté de cette explication, que l'on ne peut soutenir qu'en faisant continuellement violence à la simple et évidente signification du texte évangélique. Enfin, après avoir ainsi déblayé le terrain devant lui, l'auteur présente sa propre hypothèse. Lorsque, dans le cours de son développement, l'esprit humain s'élève à une idée religieuse nouvelle, il ne conçoit pas cette idée dans sa pureté; mais il la revêt nécessairement, et d'après des lois qui lui sont inhérentes, de formes mythiques. L'Eglise primitive n'a pas pu se soustraire à cette nécessité. Par un travail successif, et dont elle-même n'avait pas la conscience, elle est arrivée à se représenter, sous la forme d'une histoire et d'un homme, l'idée religieuse dont Jésus avait été le premier ou le principal représentant; elle a appliqué à Jésus non-seulement les formes mythiques qui se retrouvent dans toutes les religions, telles que l'incarnation, la naissance du sein d'une vierge, etc., mais aussi celles sous lesquelles, depuis l'exil, l'imagination judaïque s'était accoutumée à figurer le Messie. Les évangélistes sont, non point des témoins oculaires, ni même, il s'en faut de beaucoup, des contemporains de l'histoire de Jésus, mais les rédacteurs croyants et sincères de cette tradition mythique. Strauss termine son ouvrage par une dissertation dogmatique, dans laquelle il cherche à montrer que, son hypothèse admise, l'idée, l'essence du christianisme subsiste tout entière. La *Vie de Jésus* a été traduite en français par M. Littré (Paris, 1839 et suiv., 4 vol. in-8°). Le professeur Kuhn en opposa une à Strauss; cette réfutation a été aussi traduite par l'abbé Jager. De plus, il existe une autre réfutation du livre de Strauss, entreprise par l'abbé Guillon, évêque de Maroc, sous le titre: *Examen critique des doctrines de Gibbon, du docteur Strauss et de Salvador* (Paris, 1841, 2 vol. in-8°). Le pasteur Coquerel a combattu la *Vie de Jésus* dans une suite d'articles réimprimés séparément. Enfin, il faut lire une thèse de M. Eugène Mussard, imprimée à Genève en 1839, et portant le titre d'*Examen critique du système de Strauss*. Toutes ces réfutations n'ont pu raffermir l'édifice religieux si rudement ébranlé par Strauss; qu'on ait réussi à établir que sa critique n'a pas une rigueur mathématique, c'est possible; mais il faut reconnaître aussi que les Evangiles ne brillent guère davantage par la clarté et la précision. En présence de faits qui échappent complètement au contrôle de l'histoire, il faut bien se rejeter dans les interprétations plus ou moins hypothétiques, qui revêtent alors tous les caractères de la vraisemblance lorsqu'elles s'appuient sur la sagacité, le jugement droit et les connaissances profondes dont a fait preuve le célèbre écrivain allemand.

En 1865, Strauss a publié une *Nouvelle vie de Jésus*, tout à fait différente de la première, non certes au point de vue des doctrines, mais de la manière, de la forme. Cette fois, le savant exégète s'adresse spécialement aux laïques, se souciant fort peu, il le dit lui-même, que les théologiens le lisent ou ne le lisent pas. Son but, dans ce second ouvrage, est de rendre ses démonstrations intelligibles à tout homme d'un esprit cultivé et capable de réflexion. « Ma conception fondamentale de l'élément fictif des Evangiles, dit-il en parlant de son premier ouvrage, avait été celle du mythe, et j'entendais par mythe l'enveloppe soi-disant historique que certaines conceptions primordiales du christianisme avaient reçue de la fiction spontanée de la légende. » On comprend que, pour le suivre sur un pareil terrain, il fallait des esprits tout préparés, rompus à la science théologique; ici, au contraire, Strauss soumet au tribunal de l'opinion publique des questions qui étaient restées complètement enfermées dans le sanctuaire. Le grand point pour lui est de savoir s'il y a vraiment une histoire évangélique ou s'il n'y en a pas; si les Evangiles, pris séparément ou en bloc, offrent cette autorité historique capable de subjuguer la raison au point de lui imposer le miracle. Il veut arriver à connaître, non pas ce que les évangélistes font dire et accomplir par Jésus, mais ce qu'il a dit et fait réellement; il n'a donc attaché qu'une importance secondaire aux recherches et aux hypothèses de la critique sur les divers Evangiles, sur leurs rapports, leurs tendances et leur composition. Pour Strauss, la religion fait partie de l'humanité elle-même, et doit, par conséquent, en suivre les développements. Il n'admet donc pas que la religion ait pu se fixer, c'est-à-dire qu'on lui ait fixé un point de perfection au delà duquel il ne lui restât plus un seul pas à faire; dès lors, le christianisme ne saurait s'emprisonner dans des documents religieux élaborés il y a plus de dix-huit cents ans, dans les conditions les plus défavorables. Pour essayer de préciser ce que ces documents renferment d'obligatoire, il faut avant tout procéder à la séparation du contingent et de l'essentiel; séparation douloureuse, Strauss ne se le dissimule pas, et qui doit frapper au cœur beaucoup de chrétiens honnêtes, puisque la section passe droit au travers de la Bible. Mais ainsi le christianisme, débarrassé des excroissances qui ont enfanté les diverses confessions, acquiert de nouveaux éléments de régénération et de vitalité.

On voit que Strauss n'est point un destructeur radical du christianisme, mais un réformateur, et de cette manière il satisfait au besoin ressenti par un très-grand nombre d'esprits à notre époque. « Cette notion de l'essence vraie et durable du christianisme, qui considère tout le reste comme une enveloppe périssable et déjà tombée à moitié, est de nos jours le pressentiment général des âmes. Les hommes les plus simples des classes les plus infimes s'en montrent souvent aussi rapprochés que beaucoup de gens des classes supérieures en sont encore éloignés, comme de maint autre aspect du beau et du bien. » Telles sont les considérations développées dans la conclusion qui termine l'ouvrage de Strauss.

Disons, en finissant, que l'histoire, soumise à une enquête intelligente par un esprit sagace, érudit, profond comme Strauss, s'anime de tout l'intérêt d'une instruction judiciaire. Le grand dialecticien venge les Allemands du reproche d'obscurité qu'on leur a adressé jusqu'à ce jour; par la netteté de sa méthode, l'enchaînement des déductions, la clarté de l'analyse et la force irrésistible de la logique, sa *Nouvelle vie de Jésus-Christ* est un livre éminemment français.

Cet ouvrage a été très-bien traduit en français par MM. Nefftzer et Charles Dollfus.

Jésus (EXAMEN CRITIQUE DE LA VIE DE). Sous ce titre, M. Edgar Quinet a publié une critique de la *Vie de Jésus* du docteur Strauss, critique qui est peut-être la meilleure qu'on ait faite en France sur ce sujet. L'auteur, après avoir caractérisé les progrès accomplis par l'exégèse et la critique religieuse, après avoir résumé avec une parfaite clarté le mouvement philosophique dont la *Vie de Jésus* du docteur Strauss fût la conséquence nécessaire, en arrive à l'examen de cet ouvrage. Il rend pleine justice à la science et à la sincérité du grand critique allemand; mais il lui reproche d'avoir glissé sur une pente dangereuse en détruisant la personnalité de Jésus. Le mouvement chrétien a été trop puissant pour qu'on puisse l'expliquer sans un moteur. M. Quinet ne croit pas que les masses seules soient capables de créer une religion, sans qu'il y ait un fait réel qui serve de base à leurs imaginations. Il faut qu'un grand homme, incarnant en lui les aspirations passives, les sentiments et les tendances de son temps, les affirme par sa propre existence, et leur prête, en sa personne, une vie réelle et visible. Autour de cette vie réelle et visible, les peuples qui se sont reconnus idéalisés dans le grand homme, les peuples, disons-nous, construisent la partie légendaire et mythique, qui se développe avec les siècles comme une floraison vivace et incessante. Cependant, cette floraison cesse quand le sentiment religieux, qui l'a fait naître et l'a alimentée, se tarit dans les âmes. En un mot, Jésus n'a sans doute pas existé sous la forme dont l'a revêtu l'imagination populaire, mais à coup sûr il a existé. On ne peut expliquer le bouddhisme sans la personne du Bouddha Çakya-Mouni, qui est devenu le centre d'une multitude de légendes fabuleuses; on ne peut concevoir le mahométisme sans la personne de Mahomet; de même, on ne comprend pas le christianisme sans la personne du Christ. Tel est le fond de la critique que fait M. Quinet du livre du docteur Strauss. Il reproche aussi au docteur de ne pas s'identifier assez avec les premiers chrétiens, c'est-à-dire de ne pas faire une part assez large à cette naïveté de la foi, qui les rendait propres à accepter sans conteste bien des faits qui nous étonnent aujourd'hui. Il est oiseux de discuter sur les miracles, et il est trop raffiné de vouloir les expliquer par un symbolisme profond et savant. Les miracles ne sont que des traductions, pour ainsi dire, de la croyance professée par les peuples dans la puissance et la bonté infinie du Dieu qu'ils ont adopté. En un mot, M. Quinet reproche à Strauss de se fier trop à la logique et à la science, et de ne pas tenir assez compte de la vie.

Jésus-Christ et sa doctrine, *Histoire de la naissance de l'Eglise, de son organisation et de ses progrès*, par J. Salvador (1838). Comme le docteur Strauss, M. Salvador se propose d'ôter au christianisme son caractère de révélation divine et de loi dernière des esprits, mais à un tout autre point de vue. D'après lui, le christianisme a plutôt gâté en quelques parties essentielles la loi et la religion des Juifs, ou plutôt la philosophie religieuse et politique du peuple de Moïse, la civilisation hébraïque. Celui que l'Eglise chrétienne reconnaît pour son fondateur et pour son maître a mêlé à la simplicité de la foi d'Israël les dogmes venus de l'Orient. Ces dogmes, que la captivité de Babylone, les voyages, le commerce avaient répandus parmi les Juifs, mais qui y étaient demeurés comme de simples sujets d'opinion et de dispute, sans pénétrer dans la loi et sans en prendre le caractère obligatoire, la doctrine nouvelle se les est incorporés. Au point de vue purement hébraïque, d'après M. Salvador, le monde est bon, la terre est le paradis de l'homme; le mal n'y est qu'un accident qu'il faut en arracher par le travail, comme les ronces qui croissent dans un champ fertile. Au point de vue oriental, adopté par le christianisme et fondu par lui dans la religion juive, le mal est un des principes, un des éléments essentiels du monde; il est entré jusque dans la racine même de cette vie terrestre; il a tout flétri, tout souillé. Le mal sera vaincu, mais le monde, avec lequel il ne fait plus qu'un, périra en même temps; une nouvelle terre et de nouveaux cieux sortiront de cette grande ruine; c'est à cette terre, à cette autre vie seulement que s'appliquent les magnifiques promesses des prophètes; la fin du monde et la résurrection des morts sont donc les nouveaux dogmes que le christianisme a tirés de l'Orient pour les semer dans tout l'univers, avec l'idée d'un Dieu unique, prise au pur judaïsme.

Pour ce qui est de la morale, sans refuser au maître des chrétiens la gloire d'avoir répandu sur ses leçons une grâce persuasive et une majesté incomparable, M. Salvador prétend que le christianisme l'a trouvée toute préparée, toute faite, sauf peut-être quelques idées de rigueur ascétique dont l'exagération se liait naturellement au dogme oriental de la prédominance du mal en ce monde. A ce propos, M. Salvador cite d'admirables morceaux du Juif Philon, qui semblent la substance de l'Evangile.

Le but évident de l'auteur est d'établir d'une manière générale la supériorité des idées purement hébraïques sur les idées chrétiennes. Comme la civilisation chrétienne était bien supérieure à la civilisation païenne, le judaïsme renferme à son tour, selon M. Salvador, le germe d'une civilisation plus parfaite que la civilisation chrétienne. Les Juifs n'ont pas dû se faire chrétiens, car ils avaient mieux que le christianisme. Le christianisme a été un progrès immense pour les gentils; il eût été pour les Juifs une abdication de la gloire qui leur est promise. En se faisant chrétiens, ils eussent trahi le monde pour lequel ils sont conservés; ils auront leur tour quand la civilisation chrétienne sera épuisée. Ici se présente le spectacle véritablement admirable de l'élection et des destinées de ce petit peuple juif. La nation juive se sépare et forme comme deux armées. L'une, bien faible en nombre, mais douée d'une prodigieuse fécondité de prosélytisme, prêche l'Evangile aux nations, entreprend de changer la religion du monde et la change, ne rompt avec ses frères que pour faciliter à l'univers païen sa conversion, et force les gentils, malgré leur orgueil, malgré leur mépris et leur haine pour tout ce qui vient de la Judée, « à fléchir le genou devant un jeune homme juif, et à le reconnaître pour leur Dieu. Depuis dix-huit siècles, tout ce qu'il y a de chrétiens dans le monde est l'immense postérité de cette petite tribu de Juifs, enfants d'Abraham et disciples de Jésus-Christ. La plus grande révolution qu'il y ait jamais eue sous le soleil est leur ouvrage. Le monde païen a beau se soulever contre eux; on les accable de dérisions et d'outrages; on les tue; ils n'en viennent pas moins à bout de leur gigantesque entreprise. L'autre partie de la nation juive se renferme en elle-même. Leur ville est détruite, leur pays n'est plus qu'une terre de désolation; loin que la conversion du monde, qui, par le succès de l'Evangile, devient à moitié juif, apporte quelque adoucissement à leur misère, le monde a contre eux un nouveau, un inouï sujet de haine: il les accuse de déicide. On leur prend leurs Ecritures; on s'approprie les promesses que Dieu leur a faites; dans les prophéties, on leur laisse tout ce qu'il y a de prédit d'ignominies et de douleurs, on s'applique tout ce qu'il y a de glorieux. Dans les églises, dans la chaire des docteurs, partout on ne les nomme qu'avec opprobre. La philosophie même ne demande pour eux la tolérance et l'égalité civile qu'en diffamant leurs Ecritures et leur histoire! « Pendant dix-huit siècles, dit M. Salvador, ce sont les Juifs qui ont souffert la passion. » Et cependant rien n'a pu décourager leur fidélité! Ils avaient un dépôt à garder; ils l'ont gardé au milieu des persécutions, des outrages, de la fuite et de la dispersion, conservant au monde le germe d'une civilisation pour laquelle le monde n'était pas encore mûr. Bien plus; malgré tant de causes de ruine et de mort, ils se sont multipliés d'une manière miraculeuse. Ils semblent n'avoir été chassés de chez eux que pour être mêlés dans la masse des nations et former le noyau d'une nouvelle unité que le temps développera. Il n'y a pas un coin de l'univers, pas un coin si reculé, si barbare, où l'on ne trouve des Juifs avec leur esprit de travail et d'industrie, avec leur loi. Ils attendent leur jour; ce jour, selon M. Salvador, approche. « Le vrai Messie promis au monde, c'est le peuple juif lui-même, Messie persécuté, l'homme de douleur pendant dix-huit siècles qui viennent de s'écouler; Messie glorieux dans un temps qui n'est pas loin. La civilisation chrétienne s'ébranle; il a fallu que le monde passât par le christianisme; il viendra aux idées purement hébraïques, et les Juifs auront été deux fois les maîtres et les chefs de la civilisation. »

On peut juger comment, à ce point de vue général, M. Salvador apprécie l'histoire de l'Eglise dans le Ier siècle, la vie de Jésus-Christ, celle des apôtres, leur doctrine et leurs triomphes. Il refait, si nous pouvons ainsi parler, avec le texte même du Nouveau Testament, avec les Evangiles, avec les Actes des apôtres, les Epîtres de saint Pierre et de saint Paul, et l'Apocalypse de saint Jean, une histoire purement humaine des origines du christianisme. Il cherche le fait sous le merveilleux. Jésus-Christ, saint Paul et saint Jean, divisent, selon M. Salvador, en trois phrases distinctes le Ier siècle de l'Eglise. Le Christ est celui des trois auxquels il rend le moins justice. On s'imagine aisément ce que devient la vie de Jésus-Christ, dépouillée de tout miracle, et réduite à n'être plus que la biographie d'un sectaire plus habile ou plus heureux que les autres. Resterait à expliquer pourquoi ce sectaire, qui a pris sa morale à Philon et aux esséniens, ses dogmes à l'Orient, qui s'est dit le Messie comme tant d'autres, et qui a fini par un honteux supplice, seul de tous les sectaires de son époque a eu un si prodigieux succès.

La partie la plus brillante de son œuvre est celle qui traite de saint Jean et de saint Paul, qui lui semble le véritable fondateur du christianisme, partie que M. Renan a pu mettre à profit pour ses *Apôtres*.

Ce livre, remarquable par la puissance de la pensée et l'étendue de l'érudition, est cependant incomplet, un peu obscur parfois, et souvent écrit d'un style abstrait et pénible. Mais il dénote un esprit fort, élevé, droit et probe jusqu'au scrupule, loyal dans sa religion, qui lui communique un souffle persuasif. Ce n'est plus le parti pris du docteur Strauss et de M. Renan, en leur qualité de philosophes; c'est la conviction d'un apôtre d'une autre religion, combattant, non avec des dragonnades et des bûchers, ses adversaires, mais essayant courtoisement de les terrasser avec les armes de la raison. On serait presque tenté de désirer son triomphe, sans cependant partager son opinion, en songeant que ce n'est pas un chrétien qui bat sa mère, mais un juif justement fier de sa noblesse, la plus ancienne du monde, qui défend ses titres et ceux de sa nation, et ne réclame les promesses des prophètes que dans le but